ESSAI

N° 327.

Sur le Régime, envisagé dans ses rapports avec les maladies aiguës et chroniques;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 23 décembre 1815, pour obtenir le grade de Docteur en médecine,

PAR JEAN-JACQUES LASSERRE, de Domme,

Département de la Dordogne;

Elève des hôpitaux civils et militaires de Paris; ancien Elève de l'Ecole pratique de la même ville; Membre de l'Athénée médical de la Faculté de Montpellier et de la Société d'Instruction médicale de Paris.

Quò simpliciùs, eò tutiùs, ergo eò meliùs.
SYDENHAM, *Tractatus de Podagrâ.*

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1815.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, DOYEN.
M. BOURDIER, *Examinateur.*
M. BOYER.
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT.
M. LEROY.
M. PELLETAN.
M. PERCY.
M. PINEL.
M. RICHARD.
M. SUE.
M. THILLAYE.
M. DES GENETTES.
M DUMERIL.
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND, *Président.*
M. VAUQUELIN, *Examinateur.*
M. DESORMEAUX, *Examinateur.*
M. DUPUYTREN, *Examinateur.*
M. MOREAU, *Examinateur.*

Par délibération du 19 frimaire an 7, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

PATRI DILECTISSIMO,

NEC NON

MATRI TENERRIMÆ,

FRATRIQUE AMICO.

FCO.-JHO.-VICTORI. BROUSSAIS,

Medicinæ Professori præclaro,

Hoc grati animi amicitiæque pignus

DICAT VOVETQUE

J. J. LASSERRE.

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/essaisurleregime0010vari

ESSAI

Sur le Régime, envisagé dans ses rapports avec les maladies aiguës et chroniques.

SECTION PREMIÈRE.

Régime des Maladies aiguës.

Je ne poserai point en question, à l'exemple de Stahl, *an opus sit regimine ?* Cette proposition est réduite d'avance par tout ce qu'il y a de médecins instruits. Je vais donc partir de là, comme d'un point prouvé, pour m'attacher, dans cette dissertation, à exposer ma manière de voir sur les règles d'après lesquelles l'homme de l'art doit se conduire dans les prescriptions qui regardent cet objet important de la thérapeutique. Comme il n'est pas de point dans la pratique journalière de l'art de guérir sur lequel on ne fasse des fautes et plus grossières et plus souvent répétées, je crois aussi qu'il n'est point de règles plus indispensables à connaître que celles qui ont rapport au sujet qui va nous occuper. La trophologie thérapeutique, ou l'art de se servir avec avantage des substances nutritives dans le traitement des maladies, est donc un sujet très-essentiel à approfondir pour le praticien jaloux de posséder également toutes les branches de la médecine. Il est peut-être permis d'avancer, dit M. *Barbier*, que les plus grands agens de la médecine-pratique résident dans les matières qui nous servent d'aliment. En effet, non-seulement celles-ci peuvent être employées pour changer l'ordre naturel des organes,

pour accélérer ou diminuer leurs mouvemens, pour modérer ou fortifier leur action vitale ; mais, de plus, comme ce sont elles qui réparent les pertes du fluide sanguin, qui nourrissent les tissus vivans, on peut par leur moyen aller jusqu'à modifier tout le système animal. Or combien de succès ne promet pas en médecine la faculté d'opérer des mutations aussi profondes et aussi générales ! Les fautes grossières qu'*Hippocrate* voyait commettre journellement à ses contemporains éveillèrent en lui le désir d'être utile à l'humanité, et il traça le premier les règles à suivre dans le régime des maladies. L'écrit dans lequel ce grand homme traite cette matière est sans doute celui de tous ses ouvrages dans lequel il s'est montré le plus au-dessus des autres médecins. Jamais son génie observateur ne brilla d'un plus grand jour aux yeux de l'humanité reconnaissante.

La plupart des maladies aiguës, presque entièrement livrées aux soins de la nature pour leur guérison, n'exigent de l'art qu'une attention exacte à écarter tous les obstacles qui peuvent arrêter ou suspendre les opérations de cet agent salutaire. L'expérience acquise à cet égard doit suffire pour nous convaincre de toute l'importance du régime dans cette classe de maladies. Si la nourriture est donnée à propos, si l'estomac peut la digérer sans efforts, et les autres organes se l'assimiler sans difficulté, elle est une source de vigueur et de force pour l'économie ; mais elle devient un fardeau pénible, un agent perturbateur et nuisible, quand la force digestive, beaucoup au-dessous du type naturel, ne peut réagir sur elle avec avantage. Le père de la médecine regarde une maladie aiguë comme un combat vif et violent entre la nature et la cause étrangère qui tend à détruire l'équilibre, sans lequel elle ne saurait exister. Voilà le dogme fondamental sur lequel est basée toute la doctrine d'*Hippocrate*, soit qu'il prononce sur le sort des maladies aiguës, soit qu'il trace les règles salutaires du régime.

En réfléchissant sur les endroits de ses ouvrages où ce grand maître a parlé de cette dernière matière, on voit qu'il est nécessaire

de distinguer plusieurs choses, pour faire des préceptes qu'il y trace un emploi méthodique : 1.° le temps auquel il faut donner des alimens ; 2.° la quantité que l'on peut en permettre. On y trouve bien, à l'égard du premier point, quelques vues générales qui embrassent tous les cas pathologiques, qui s'appliquent à tous les états morbifiques ; mais par suite ils sont susceptibles d'un très-grand nombre d'exceptions. Les différens modes suivant lesquels s'exécutent les phénomènes de l'organisation, soit en santé, soit en maladie, ne rendent pas cette matière susceptible d'une grande précision. Ce serait en vain, en effet, que l'on tenterait, en suivant un ordre nosographique, de prescrire le moment précis où doit être donnée la nourriture dans chaque maladie aiguë. Rien n'est constant, rien n'est stable dans les diverses modifications de l'organisation individuelle, et toujours le médecin sera ramené aux applications particulières que nécessitera l'aspect de la même maladie dans chaque constitution différente.

§. I.er

Temps auquel on doit accorder de la nourriture dans les Maladies aiguës.

Les médecins de l'antiquité furent divisés d'opinions sur *le temps auquel on devait accorder de la nourriture* aux malades atteints d'affections aiguës. Sitôt que la fièvre a paru, la maladie aiguë a commencé ; il faut retrancher toute nourriture solide. *Hippocrate* recommande dans la fièvre une diète humide. D'autres, après lui, ont poussé la chose plus loin, et ont cru devoir défendre expressément toute nourriture solide ou liquide. Les uns n'en donnaient pas avant le sixième jour ; les autres choisissaient les jours pairs pour nourrir leurs malades ; d'autres enfin, et du temps d'*Hippocrate* même, conseillaient de ne rien prendre pendant les trois premiers jours de la maladie. Ce dogme fut renouvelé par

Chrysippe et par *Erasistrate*, et suivi par *Asclépiade*, à Rome. *Celse* prétend que ce dernier se faisait gloire de refuser, dans le commencement des maladies aiguës, même une goutte d'eau pour se rafraîchir la bouche, et que le quatrième jour il permettait avec profusion ce qu'*Hippocrate* avait refusé depuis long-temps. *Thémison* attendait qu'il n'y eût plus de fièvre. Mais aujourd'hui l'on connait tout le prix qu'il est nécessaire d'ajouter à ces méthodes exclusives, et l'on est bien pénétré de l'idée de *Celse*, qui dit qu'un praticien sage ne doit jamais s'astreindre à regarder une chose aussi importante sous un point de vue unique et invariable. Il est impossible que la même mesure puisse servir pour tous les cas que la pratique de la médecine soumet chaque jour à l'observation. Chaque genre d'affection morbifique porte son caractère particulier, et le régime, comme le traitement médicamenteux, doit varier suivant les circonstances. En effet, on voit des malades qu'il faut nourrir dès le début de la maladie, tandis que pour d'autres on est obligé d'attendre plus tard : il en est un grand nombre qu'il faut tantôt nourrir, et à qui tantôt il faut recommander une diète sévère, et faire, en un mot, ce qu'on pourrait appeler le *régime du symptôme*. Les indications changeant plus ou moins, il serait absurde de persister toujours dans la même marche. Il suit de là qu'il n'y a peut-être pas en médecine de sujet qui présente plus de variation que le temps auquel on doit faire prendre de la nourriture aux malades pendant le cours des affections aiguës.

Un des points les plus essentiels dans la prescription du régime de ces maladies est d'avoir sans cesse devant les yeux l'état des forces organiques, et la résistance qu'elles sont capables d'offrir. *Considerare oportet etiam ægrotantem, nùm ad morbi vigorem victu sufficiat, et an priùs ille deficiat, et victu non sufficere possit, vel morbus priùs deficiat, et obtundatur.* (Hip., aph. 9, sect. 1.) *Celse* a dit, au même sujet : Que le médecin se serve de l'abstinence pour combattre les accidens morbifiques, tant que les forces seront dominantes, *vires quamdiù superant ;* mais aussi qu'il soit

attentif à donner de la nourriture aussitôt qu'ils commenceront à faiblir.

L'intention qui doit sans cesse guider le médecin sur cet objet doit être sans doute de soutenir les forces, parce que c'est par leur moyen que la nature résiste au trouble qui l'agite ; ainsi il est aisé de voir que l'opinion de quelques anciens est erronée, quand ils privent totalement les individus de nourriture pendant les premiers jours des maladies. Tout ne se dérange pas à la fois ; les changemens que les maladies amènent dans l'économie ne sont que successifs et gradués ; ainsi c'est affaiblir mal à propos que de ne pas permettre l'usage de quelque substance alimentaire légère dans les premiers momens, pendant que la nature peut encore acquérir de nouvelles forces. — Ce qui prouve ce que j'avance sur le trouble gradué de l'économie, c'est que, dans quelque maladie que ce soit, les premières selles et les premières urines approchent toujours plus de l'état naturel qu'elles ne le font quand la maladie est plus avancée. *Hippocrate* remarque qu'assez ordinairement la première selle est moulée, et se rend à l'heure à laquelle la nature a coutume de se débarrasser de ce fardeau habituel. Mais petit à petit tout s'altère de plus en plus, et la quantité de la nourriture doit être diminuée en raison directe de l'augmentation du trouble, ou de l'éloignement de l'état naturel.

Suivre cette indication est d'une nécessité d'autant plus absolue, que, ne pouvant pas *à priori* juger du temps que durera une affection, il faut soutenir les forces, qui, faute de cette attention, succomberaient sous les efforts redoublés de la maladie, et sous les pertes continuelles qui en sont les suites. La faiblesse semble nourrir les affections morbifiques, tandis que souvent la force les guérit. *Potentia naturæ sanitatem, imbecillitas morbum parit,* dit Arétée ; or toute force vraie procède de la nutrition. A l'aide des excitans, on peut bien provoquer le développement d'une vigueur qui restait latente dans les appareils organiques ; mais cette excitation tend, d'un autre côté, à épuiser les forces en

les mettant en jeu ; tandis que, par une nourriture appropriée et élaborée par les divers appareils de fonctions dans l'économie, on constitue proprement des matériaux capables de réparer sans épuiser. L'effet des alimens est plus lent ; les phénomènes qu'ils déterminent sont moins marqués, mais aussi sont plus réels, et partant plus salutaires.

Les préceptes les plus sages, les avis les plus importans à la fois, et les plus utiles, peuvent devenir le sujet des erreurs les plus graves, et avoir les suites les plus funestes entre les mains des ignorans et du vulgaire. Ce dogme du savant *Arétée*, et les conseils du père de la médecine sur le même sujet, ont coûté la vie à un nombre infini de malheureux. Des médecins imprudens, ce précepte a passé aux matrones ; au point qu'aujourd'hui, chez les gens surtout qui ont la fureur de raisonner sur les choses qu'ils entendent le moins, il est très-difficile de faire comprendre l'utilité de la diète et d'un régime sévère dans les maladies aiguës. Les nombreux accidens qui en ont résulté, et ceux qui en sont encore chaque jour les suites, ne sont pas toujours susceptibles d'être calmés par le savoir et la sagacité du médecin le plus instruit. Malgré cela, l'expérience est nulle pour ces gens aveugles et bornés : rien n'est capable de les dissuader, tant les idées erronées dont ils sont imbus à cet égard ont jeté dans leur esprit de profondes racines. L'homme de l'art qui recommande un régime rigoureux est à peine écouté, si toutefois on ne se propose pas d'agir dans un sens opposé à ses vues salutaires. Donnons des forces, disent-ils comme par écho, afin de ne pas laisser le malade succomber sous le poids de son mal. — Sans doute il faut donner des forces ; mais, pour le faire à propos et ne pas outre-passer le but qu'on se propose, il faut savoir distinguer les cas maladifs, et proportionner la nourriture à la puissance des organes gastriques en particulier et à l'état de réaction générale de la part de la totalité de l'économie souffrante ; et cela, le médecin seul doit le discerner.

— L'exercice actuel des fonctions intérieures, et la nature de la

maladie, doivent influer sur la manière d'administrer les alimens et de modifier le régime, pour ce qui concerne le temps auquel on doit donner la nourriture. L'attention de l'homme de l'art doit être fixée sur plusieurs objets essentiels ; mais le plus indispensable est de choisir la partie du jour où les symptômes sont le moins considérables, où il reste le plus de fonctions libres ou un moins grand nombre de lésées, parce que la digestion s'exécute mieux à mesure que les organes qui restent ou qui deviennent intègres sont plus nombreux, et que ceux qui sont lésés se rapprochent le plus de l'état naturel, et *vice versâ*, etc. Ainsi, c'est dans le temps de l'intermission de la fièvre que l'on doit permettre surtout la nourriture, parce que ce qui auparavant était malade dans l'économie est alors rétabli, au moins en partie, et que l'exercice s'en fait souvent aussi parfaitement que dans l'état de santé. — On proportionnera, dans ce cas, la dose de l'aliment à l'intervalle des accès et à l'éloignement du retour de la fièvre. C'est en vertu des mêmes raisons qu'on choisira le moment de la diminution dans les fièvres rémittentes. — Dans la fièvre continue, la matière nutritive sera donnée après le sommeil de la nuit, et le matin, par conséquent, de préférence, parce que les forces sont alors un peu moins abattues, par suite du bienfait qui résulte d'un sommeil réparateur.

Mais, en général, suivant le conseil de Celse (*de Re medicâ*, lib. 3, cap. 5), il n'est point de temps, dans une maladie, où l'on ne doive donner de la nourriture, lorsqu'il s'agit de soutenir les forces et d'en prévenir l'épuisement ; cependant on doit toujours, comme nous l'avons dit pour le début, en proportionner la quantité aux forces, pour que la digestion s'en fasse le moins imparfaitement possible, et que le travail de l'estomac n'augmente pas la faiblesse, au lieu de réparer les pertes.

Ainsi, non-seulement on ne doit donner aux malades que des alimens d'autant plus légers et plus faciles à digérer, qu'il existe des lésions plus profondes dans les fonctions, et en proportion des

forces qui restent, mais encore en plus petite quantité à la fois; mais d'autant plus souvent répétée, que la digestion en est mieux faite. Il faut avoir pour règle générale de donner le temps à une digestion de s'accomplir avant d'en commencer une nouvelle; en sorte que, dans les maladies aiguës où il se fait une grande dissipation, il vaut mieux donner toutes les heures de la nourriture la plus légère, que d'en donner moins souvent d'une plus forte et plus difficile à digérer.

L'état des organes digestifs, dit M. *Barbier*, doit aussi être pris en considération pour régler l'objet qui nous occupe. Si l'estomac est mal disposé, si son action naturelle est pervertie, si, en un mot, il existe un embarras gastrique ou intestinal, on doit retarder l'époque à laquelle on accordera de la nourriture, et s'empresser de rétablir, par les moyens connus, l'appareil gastrique dans une condition vitale plus favorable à l'exercice de sa fonction.

Disons un mot du déclin des affections aiguës. Ici le médecin doit marcher en raison inverse de ce qu'il a fait dans le début et l'augmentation. Dans le premier temps d'une maladie, le trouble va toujours croissant, et la régularité dans l'exercice des fonctions diminue de plus en plus. Sur la fin, au contraire, le trouble cesse, l'ordre se rétablit peu à peu. Ainsi donc la nourriture, d'abord liquide, devra suivre, dans l'usage qu'on en fera, la marche graduée suivant laquelle le calme ira se rétablissant. Quant aux alimens solides, toujours le désir ou la faim précéderont l'usage qu'on doit en permettre. Il est très-important d'écouter à cet égard la voix de la nature, si l'on veut éviter les erreurs graves dont les suites entraîneraient facilement le retour des symptômes déjà dissipés, et souvent donneraient naissance à des accidens nouveaux.

Faut-il dans tous les cas satisfaire les désirs des malades et leurs fantaisies pour tel ou tel aliment? — Toutes les fois que leurs goûts décidés portent sur des choses simples, il me paraît raisonnable de les regarder comme un avertissement de la nature, qui indique elle-même le régime qui pourrait être le plus convenable. Il arrive

souvent que, si l'on s'obstine à faire user des alimens les plus sains, mais dont le goût n'est pas en rapport avec le désir du malade, l'état de ce dernier va toujours empirant, ou ne fait pas des progrès aussi rapides vers la santé qu'on aurait eu lieu de l'attendre, jusqu'à ce que son envie soit satisfaite. Ceci trouve son explication dans l'influence sympathique de l'imagination sur les fonctions de l'estomac. J'ai vu rapporté quelque part l'exemple d'un médecin qui, pour satisfaire l'ardente envie d'un malade *polonais*, lui accorda du lard cru pour nourriture, et que le malade guérit. Etonné d'un fait dont il ne se rendait pas compte, et soupçonnant peut-être à cet aliment une vertu particulière, ce même médecin ordonna la même substance dans un cas à peu près semblable, et insista pour que son malade en fît usage comme remède; mais ce dernier mourut, et la cause principale de sa mort fut l'indigestion, résultat de l'usage de cet aliment indigeste. Le premier malade ne dut pas, comme il est facile de le voir, sa guérison à la vertu particulière de ce corps gras; mais le vif désir de cette substance était un indice du retour des forces de l'estomac. Le second, au contraire, mourut par suite de l'usage qu'on le força à en faire.

Le praticien ne perdra jamais de vue une particularité qui s'observe souvent dans le cours des maladies aiguës, surtout dans celles qui sont caractérisées par une disposition inflammatoire. Je veux parler de cette espèce de récrudescence, d'augmentation, ou plutôt d'une sorte de renouvellement des symptômes après le premier emploi des moyens propres à abattre les forces et à modérer le cours du sang et de la maladie. On voit en effet, quelque temps après l'usage de la saignée, de la diète et des boissons simplement délayantes, les formes diminuer par l'affaissement du tissu cellulaire, et coïncider avec ce premier degré d'amaigrissement le renouvellement de la force du pouls, de sa plénitude et de sa fréquence. Le malade ne se sent pas encore sensiblement affaibli : il paraît que les absorbans puisent dans le réservoir cellulaire, ré-

pandu dans toute l'économie, les matériaux d'une nouvelle assimilation, capables de réparer les pertes occasionnées par le travail de la maladie, et les moyens que l'art à mis en usage pour la combattre. Ceci est surtout appréciable chez les gens qui sont d'un embonpoint au-dessus du commun. Aussi a-t-on observé de tout temps que, chez eux, l'abstinence était supportée avec une facilité relative à la quantité de graisse répandue dans les réseaux lamineux de leurs organes. Il est également connu que les maladies aiguës inflammatoires devenaient d'autant plus dangereuses, que les individus qui en étaient atteints étaient plus gras et plus replets. Les fonctions se trouvent ici, quelle que soit la sévérité de l'abstinence, toujours surchargées de substances à élaborer. De là le précepte de la grande rigidité du régime chez les personnes douées d'un embonpoint considérable ; rigidité sur laquelle tous les maîtres de l'art on tant insisté. On aura donc une grande attention à prévenir ce renouvellement de l'intensité des symptômes, surtout chez les bilieux ; car le peu de développement du tissu cellulaire extérieur en impose souvent sur l'état de maigreur apparente qui en résulte. Si, malgré l'emploi des moyens appropriés, on ne voit pas les symptômes diminuer, il faut surveiller le régime avec une grande attention, et consulter les parens sur la quantité d'alimens dont on aura fait usage. La négligence de la part du médecin, ou l'imprudence du malade et de ses assistans à cet égard, seraient suivis d'accidens toujours appréciables, et souvent fort dangereux.

§. II.

Quantité d'alimens à accorder dans le cours des Maladies aiguës.

Pour peu qu'on s'attache à réfléchir aux modifications innombrables que présentent tous les jours les maladies, soit par la nature de l'agent qui les détermine, soit à cause de la différence

des individus qui en sont atteints, etc., on s'apercevra aisément de l'impossibilité qui doit en résulter pour celui qui veut tracer des règles précises dans l'emploi de la quantité des alimens nécessaires pendant le cours des maladies aiguës. Chaque maladie, en effet, exige un régime qui lui soit propre ; chacune des périodes qu'elle parcourt successivement entraîne avec elle une modification diététique. Les écrits immortels du père de la médecine sur cet objet important offrent des aperçus généraux qu'il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, de préciser davantage qu'il ne l'a fait. C'est ici surtout que le médecin doit être profondément imbu des lois de l'organisation ; c'est ici que les nuances, imperceptibles en apparence, doivent diriger ses vues conservatrices. La manière dont il tracera le régime dans le cours d'une maladie ne servira pas moins à le distinguer du vulgaire que l'emploi des divers médicamens qu'il mettra en usage. *Hippocrate* regardait le régime comme un des agens principaux de l'art de guérir. Il est du moins pour le médecin l'arme la moins équivoque, et celle avec laquelle il combat le principe d'une affection le plus suivant les lois de la nature et de l'organisation.

Si la matière qui nous occupe n'est pas susceptible d'une application rigoureuse à des cas particuliers, du moins est-il possible de l'envisager sous un point de vue qui en rende l'étude plus claire et moins embarrassante. Pour parvenir à ce but, nous allons considérer, avec les anciens, des temps ou des époques dans la durée totale des maladies, afin de rapporter à chacune de ces révolutions telle ou telle modification dans la diététique générale d'une même affection. Ainsi, nous distinguerons dans toute maladie aiguë, 1.° un début, 2.° un développement, 3.° un état de vigueur, 4.° un déclin. Ce sera d'après cette division que nous passerons en revue les règles que nous croyons nécessaires à la quantité d'alimens dont devra être composé le régime du malade.

Avant de passer à l'examen successif de ces différens degrés, il est bon d'annoncer ici que, sous le nom de *nourriture*, nous ne

prétendons point désigner seulement les alimens tels qu'on les prend dans l'état de santé, c'est-à-dire, composés de substances solides et liquides à la fois, ou séparément, avec les diverses préparations que leur fait subir l'art du cuisinier; mais que nous comprenons sous ce nom générique toute substance contenant un principe quelconque susceptible d'être modifié par nos organes, et capable de réparer les pertes de l'économie. Ainsi seront regardées par nous comme aliment, toutes les substances solides ou liquides qui contiendront dans leur organisation propre, ou seulement en suspension, un principe amilacé, mucilagineux, huileux, sucré, gélatineux, albumineux, etc.; puisque l'expérience prouve que tous ces élémens deviennent susceptibles, au moyen de diverses élaborations gastriques, d'être assimilés au sang et aux tissus vivans. — Si la seule présence de ces matériaux suffit pour donner à une substance quelconque la propriété de nourrir, il suit de là que plus cette substance sera en quantité considérable dans un corps, plus ce même corps aura de qualités nutritives. C'est sur ce principe qu'était basée la *tisane* du père de la médecine.

Dans toutes les fièvres aiguës, il employait la même nourriture, qu'il désignait sous le nom de *tisane*, nom devenu générique aujourd'hui, et par lequel nous entendons désigner une boisson légèrement chargée de principes divers, tirés des graines, des feuilles, des tiges, des fleurs, etc., d'une ou de plusieurs plantes. Cette *tisane* était composée avec de l'orge dépouillé de son tégument, que l'on mettait bouillir dans l'eau jusqu'à ce que cette graine fût crevée. La substance farineuse se combinait dans cette opération avec le liquide, et lui donnait la consistance de la crème ou de la bouillie. Mais il est aisé de voir que cette substance ainsi préparée, et contenant une grande quantité de matières nutritives sous un petit volume, ne pouvait pas convenir, non-seulement à toutes les maladies, mais encore à tous les momens d'une même maladie; c'est pourquoi *Hippocrate* en variait la dose à volonté, en la mêlant à une quantité de véhicule relative aux intentions

qu'il voulait remplir. Ce grand homme blâme même ceux qui de son temps n'avaient qu'une manière de nourrir les malades en administrant toujours la même quantité de matières alimentaires. C'est à cette occasion qu'il a déclaré que le régime des maladies aiguës était un des points les plus importans dans l'exercice de la médecine ; et nous voyons tous nos grands praticiens qui ont adopté sa manière de voir, et mis en vigueur les préceptes de ce guide sage et éclairé.

1.° Le trouble dont s'accompagne le commencement d'une maladie aiguë annonce que l'équilibre est dérangé dans l'économie, et que par conséquent chaque fonction en particulier ne doit plus s'exécuter avec la même régularité. Ainsi donc la digestion et la nutrition seront toujours plus ou moins altérées. On conçoit par-là la nécessité de la diminution des alimens dans les premiers momens. Mais des signes particuliers, annonçant une affection plus ou moins profonde et d'une durée plus ou moins longue, feront apporter des modifications dans la quantité des alimens que le médecin jugera nécessaire. Dans tous les cas, il ne perdra jamais de vue que plus la maladie paraîtra devoir être aiguë et courte, moins il faudra nourrir le malade ; qu'au contraire, s'il prévoit qu'elle doive être longue et considérable, il devra permettre une certaine quantité d'alimens. Au reste, voici quelle est l'opinion d'*Hippocrate* à cet égard : *Ubi peracutus est morbus, statim extremos habet labores, et extremè tenuissimo victu uti necesse est. Ubi verò non, sed pleniorem victum exibere licet; tantùm à tenui recedendum, quantùm morbus remissior extremis fuerit.* (Aph. 7, sect. 1.) C'est ici le moment de ne permettre que de faibles dissolutions de mucilage ou de gélatine, comme l'eau de gomme, des demi-bouillons, l'eau de veau, le petit-lait, etc., en privant le malade de toute nourriture solide. A cette époque, l'affection n'est pas encore bien décidée, et ces règles de prudence sont de la dernière nécessité. Le médecin doit en même temps avoir l'attention fixée sur la tournure que prendra la maladie qu'il voit naître.

2,° Au bout de quelques jours, quand l'affection a pris un peu plus de consistance, que son caractère s'est entièrement dessiné, et que le médecin, connaissant son ennemi, peut juger des moyens nécessaires à mettre en usage pour le combattre avec le plus d'avantages possibles, on trouve souvent l'indication d'augmenter la nourriture et de rendre le régime plus substantiel ; d'ailleurs, il arrive souvent que les symptômes se relâchent dans ce moment de leur intensité, et donnent par-là, d'après les raisons que nous avons avancées plus haut, la facilité de permettre plus d'alimens. Dans ces cas, on conseille et on fait prendre avec fruit une décoction d'orge plus concentrée, une dissolution de gomme arabique plus chargée de mucilage, un bouillon plus substantiel, la pulpe de fruits cuits, comme serait celle de pruneaux, de pommes, de poires, etc. ; mais les cas dans lesquels il serait avantageux d'augmenter ici la nourriture sont rares, au point que, dans l'exercice de la médecine que j'ai vu faire à des praticiens de la première distinction, je ne me suis jamais aperçu qu'on ait eu un égard marqué pour cette indication passagère. Cependant on peut en concevoir l'utilité pour un sujet faible et débile, ou pour une affection qui tendrait directement à l'adynamie. Ainsi je regarde comme utile l'indication que j'en fais.

3.° *Cùm morbus in vigore fuerit, tunc vel tenuissimo victu uti necesse est.* (Aph. 8, sect. 1.) *Hippocrate*, et tous les vrais médecins après lui ont senti que le plus haut degré d'une maladie aiguë étant le moment où la nature tend le plus à se débarrasser, au moyen d'une crise salutaire, ce moment doit être respecté, et que par conséquent jamais le régime ne devait être plus sévère. Il est aisé de concevoir le mal qui résulterait, si on venait à interrompre le travail de l'économie dans ce moment décisif, et à paralyser les moyens qu'elle met en œuvre, en concentrant une partie des forces vers une seule série d'organes. Il n'est plus temps de nourrir le malade qui manque de forces à cette époque, il fallait prévoir avant ce qui arrive maintenant. D'ailleurs, l'ensemble

général ne dût-il pas être troublé, on sent très-bien que la digestion ne s'exécuterait plus avec assez de force et de régularité pour que l'économie pût retirer de l'aliment tout le profit qu'on devrait en attendre dans une circonstance moins orageuse. Il faut bien plutôt s'attacher alors à développer, au moyen des excitans, le reste des forces latentes dans les organes, afin de les faire concourir au salut général de l'organisation. *Hippocrate* se contentait de donner dans cet état de vigueur une eau mielleuse qu'il appelait *mulsa.* — Les modernes soustraient avec raison toute espèce de nourriture, et se contentent de faire usage de tisanes légères ou de décoction de graminées, telle que la réglisse, le chiendent, etc. ; et quand les symptômes ne sont pas trop intenses, ils l'édulcorent avec un sirop de sucre, et y ajoutent une certaine quantité de mucilage de gomme ou de coing ; mais, dans tous les cas, les gelées et les bouillons sont proscrits jusqu'à la première apparition d'amendement dans les symptômes.

4.° Enfin le régime, secondé du traitement, parvient-il à débarrasser le malade de la cause qui troublait ses fonctions et qui menaçait sa vie, c'est alors que le médecin doit redoubler de soins et prêcher de nouveau l'exactitude, pour ne pas perdre le fruit de son travail et la récompense de sa sollicitude. Combien de malheureuses victimes ne voit-on pas rétrograder des portes de la santé pour s'ensevelir dans la nuit du tombeau ! A mesure que les symptômes morbifiques diminuent, que l'ordre et l'ensemble vont se rétablissant, le régime doit se relâcher de sa rigueur, et la nourriture augmenter progressivement et en raison directe de la marche vers le retour à l'ordre habituel. Le premier pas est fait vers la convalescence ; il ne faut plus que de la vigilance ; il ne s'agit plus, la plupart du temps, que de seconder la nature qui tend d'elle-même à rentrer dans ses droits. On se tromperait, et les suites de cette erreur pourraient être graves, si l'on passait subitement de cette abstinence, que vient de nécessiter le plus haut point de vigueur de la maladie, à l'usage des alimens même mé-

diocrement substantiels. Il faut revenir graduellement de la tisane gommée aux bouillons, légers d'abord, ensuite plus chargés d'ozmazone, aux crèmes de riz, aux bouillies de pain, aux gelées animales, aux légers potages de vermicelle, de riz, aux panades avec la viande hachée, aux viandes blanches, rôties, etc. ; on donne aussi avec avantage du bon vin, d'abord en petite quantité, mitigé avec de l'eau, ensuite pur, mais toujours avec la plus grande circonspection.

Il est aisé de voir que tous ces préceptes sur le régime de chacun des temps d'une même maladie ne sont, comme nous l'avons déjà dit, que des vues générales que le praticien est chargé de modifier suivant le tempérament et la manière d'être des individus, suivant encore que chacune de ces périodes maladives est plus ou moins longue, plus ou moins intense, etc. L'aphorisme, *in tenui victu delinquunt ægri*, est principalement applicable aux malades d'une constitution faible. Chez eux, en effet, on doit mettre en première ligne le défaut de réaction, et s'attacher à rendre l'assimilation plus active dans tous leurs tissus. Mais combien n'est-il pas difficile de distinguer *à priori* si cette faiblesse est réelle, ou seulement la suite de la cause qui fait le principe de l'affection qu'on a à combattre ! On a vu souvent des médecins prendre, dans divers cas de pléthore, le *collapsus* qui résulte de l'affaissement des organes et de la diminution de la sensibilité, occasionnés par la trop grande plénitude des vaisseaux, pour une faiblesse réelle, et alors administrer les toniques, et donner des alimens analeptiques, au détriment des malades, dont ils avaient méconnu la nature de l'affection, etc.

§. III.

Modifications que le régime éprouve, suivant les âges, dans les Maladies aiguës.

Senes facillimè jejunium ferunt ; secundò ætate consistentes ; minimè adolescentes ; omnium minimè pueri ; ex iis autem qui

inter ipsos sunt alacriores. (Aph. 13 , sect. 1.) — Que peut-on ajouter à ces paroles du père de la médecine?.... rien sans doute. — Quelques développemens ? — Mais le ton de clarté et de vérité avec lequel elles sont dites les met à la portée des moins instruits. En effet, qui ne sait que, chez les vieillards, la sensibilité émoussée, la contractilité affaiblie, le cours des fluides ralenti, la chaleur naturelle moins abondante, occasionnent à l'individu des pertes peu considérables; que les molécules nutritives séjournent pendant plus long-temps dans les organes, et que, par conséquent, la réparation devient moins nécessaire dans un temps donné.

— Chez l'enfant, tout est vie, tout est sensibilité, tout est mouvement. Les fluides parcourent avec rapidité le cercle circulatoire, pour porter en tous lieux, soit les matériaux destinés à la réparation, soit les substances propres au développement et à la consolidation des organes, seulement ébauchés. — Force digestive, activité assimilatrice, excrétions abondantes, mouvemens rapides et violens, voilà quel est le caractère de la jeunesse : telles sont aussi les raisons qui rendent la diète difficile, souvent même impossible dans les deux premiers âges de la vie. — L'homme fait, l'âge viril, supporte la privation de nourriture plus ou moins facilement, suivant qu'il s'éloigne plus de la jeunesse, ou qu'il se rapproche moins de la vieillesse. Ces vérités sont de tous les temps.

— *Suivant les tempéramens et les idiosyncrasies.* — Chaque tempérament a sa manière particulière de supporter la diète, suivant que les organes digestifs qui lui correspondent sont plus ou moins énergiques. C'est ainsi que les *sanguins* et les *bilieux* auront besoin, toutes choses égales d'ailleurs, d'une quantité d'alimens plus considérable, et pourront rester moins long-temps sans prendre de nourriture que les *lymphatiques* et ceux doués d'un tempérament *nerveux ;* mais nulle part les modifications du régime ne deviennent plus faciles, et en même temps plus nécessaires à observer que dans les idiosyncrasies particulières. Les gens gras et

replets supportent la diète plus facilement que ceux qui sont maigres et secs : ceci tient non-seulement à ce que chacune de ces manières d'être correspond à un tempérament qui lui est propre, comme les gens gras au lymphatique, et les maigres au bilieux ; mais encore cela s'observe dans ces mêmes tempéramens, en raison du plus ou moins de graisse dont est pourvu le tissu cellulaire des sujets qui leur appartiennent. Il paraît, comme nous l'avons dit plus haut, que le tissu cellulaire verse dans le torrent de la circulation, par le moyen des absorbans, la graisse qu'il contient, et dont il semble n'être que le dépositaire. Cette substance, soumise aux lois de la nutrition, éprouve une élaboration nouvelle, qui la rend propre à permettre à l'économie de se passer pendant un certain temps d'alimens nouveaux. Qu'est-ce en effet que la faim, sinon un sentiment qui nous avertit que nos organes manquent de l'élément propre à réparer leurs pertes continuelles? Il ne s'agit pas, à la rigueur, que l'aliment soit introduit dans les voies gastriques ; il suffit qu'il aborde aux organes qui le nécessitent, pour que le but de la nature soit rempli.

— *Suivant les saisons.* — *Ventres hyeme et vere naturâ sunt calidissimi.... in his autem temporibus, copiosiora cibaria exhibenda sunt ; innatum calorem majorem habent ; ideòque copiosiore indigent alimento.....* (Aph. 15, sect. 1.)

— *Æstate et autumno cibos difficillimè ferunt ; hyeme facillimè, deindè vere.* (Aph. 18, sect. 1.)

Nous dirons seulement, à l'occasion de ces deux sentences d'*Hippocrate*, que le médecin trouvera ici plus de modifications personnelles que partout ailleurs, parce que mille causes, dans notre état de civilisation, peuvent les déterminer.

— *Suivant l'habitude.* — *A longo tempore consueta, etiamsi fuerint deteriora, insuetis minùs turbare solent.* (Aph. 50, sect. 2.) L'expérience journalière prouve la solidité de cette assertion : que

ne peut pas, en effet, l'habitude sur l'économie animale ! Elle émousse le sentiment et perfectionne le jugement, dit le physiologiste. On conçoit que la répétition des mêmes actes, déterminés par des sensations uniformes, doit apporter dans leur accomplissement une plus grande régularité ; mais une suite nécessaire de cette répétition fréquente est une espèce d'identification, un rapport immédiat, une réciprocité, une corrélation qui s'établit entre l'agent et l'organe impressionné, qui fait de l'habitude *une seconde nature*, selon l'adage trivial. C'est cet état que l'oracle de Cos recommande de respecter ; c'est sur lui aussi que nous voulons ici fixer notre attention. Les coutumes établies parmi nous dans la nature des alimens dont nous faisons usage doit nécessairement apporter des modifications dans les règles de diététique tracées par *Hippocrate*. En général, les anciens, au moins les Grecs, faisaient beaucoup moins d'usage des viandes que nous. Dans les temps les plus florissans de la Grèce, on ne connaissait ni l'usage des bouillons, ni le suc raffiné et recuit des animaux, qui font les délices de la cuisine moderne. On mangeait moins, on faisait plus d'exercice. En Europe, la France et l'Angleterre sont les pays où l'on mange le plus de viande ; en France, la capitale et les grandes villes en font une consommation bien plus considérable que la province, et surtout que les campagnes. On voit par-là les modifications dont sera nécessairement accompagné le régime dans les différentes circonstances où le médecin pourra se trouver. On sent très-bien que l'opulent citadin, accoutumé aux ragoûts succulens dont sa table est tous les jours fournie, pourrait bien ne pas s'accommoder, dans ses maladies, des décoctions simples d'orge à divers degrés de concentration ; il lui faudra des bouillons, des dissolutions de gélatine pour aliment : tandis que la plupart des paysans de nos provinces ignorent l'usage des viandes, ou du moins n'en font-ils pas un usage habituel. Un pain grossier, la boisson la plus simple, jointe aux fruits de la terre, suffisent pour leur subsistance ; leur vie est uniforme, et leur nourriture presque constamment la même. Il est aisé

de voir qu'ici, surtout dans les départemens méridionaux de la France, la diète des maladies aiguës doit être presque la même que celle que mettait en usage le père de la médecine. J'en ai moi-même fait l'heureuse expérience pendant une épidémie de fièvre bilieuse compliquée de symptômes inflammatoires, et j'en ai rendu compte dans un mémoire présenté en 1813 à *l'Athénée médical* de l'Ecole de Montpellier.

L'habitude doit non-seulement porter des modifications dans la qualité des matières alimentaires, mais encore dans la quantité qu'on peut en accorder aux malades. Un grand nombre d'élèves de cette Ecole ont été témoins, comme moi, de la quantité considérable d'alimens qu'accordaient à leurs malades les médecins du Nord dans le traitement des soldats ennemis malades reçus dans nos hôpitaux. Nous étions étonnés comment un seul pouvait échapper aux affections aiguës auxquelles ils étaient en proie, et notre surprise augmentait quand nous en voyions à peine quelques-uns périr entre leurs mains ; tandis que, dans des maladies semblables (fièvre bilieuse, compliquée d'irritation des muqueuses abdominales), le moindre écart dans le régime excite journellement sur nos Français des accidens le plus souvent graves, et quelquefois mortels, mais, dans tous les cas, prolonge le cours de la maladie, en renouvelant ou exaspérant les symptômes inflammatoires. — Nous devons donc dire avec le vieillard de Cos : *Concedendum autem aliquid consuetudini.*

SECTION II.

Régime des Maladies chroniques.

§. I.

Avant d'entrer dans les détails où va me conduire l'exposition des lois suivant lesquelles on doit procéder pour tracer avec méthode les règles du régime des maladies chroniques, il est essentiel

de faire observer que je n'entends parler ici que de celles qui succèdent aux affections aiguës ; ainsi je serai dispensé de les envisager, avec *Stahl* et ses disciples, sous le double rapport d'*actives* et de *passives*. Elève d'un des grands praticiens de cette Ecole (le professeur *Broussais*), je ferai connaître ici le fruit que j'ai retiré de ses savantes leçons. L'expérience m'a déjà prouvé la solidité de plusieurs des principes que je vais émettre, et la fréquentation comparative de l'hôpital où il exerce son art avec tant de distinction, et de plusieurs autres hospices de cette capitale, m'a mis à même de ne pas douter de la supériorité de sa pratique.

J'ai avancé, en parlant des affections aiguës, qu'un grand nombre des maladies de cette classe se guérissaient par l'emploi simple d'un régime méthodique et sage ; mais nulle part, mieux qu'au sujet des maladies qui nous occupent dans ce moment, cette vérité n'est applicable. Placées, pour la plupart, au-delà des limites que peut atteindre la médecine dite *agissante*, les maladies chroniques sont entièrement du ressort de la médecine *expectante* : mais plutôt n'est-il pas plus raisonnable de dire que la direction du régime dans les maladies est une pratique active, et très-active, puisque de l'application plus ou moins éclairée des règles de la diététique résultent la guérison, ou l'issue funeste d'un grand nombre de ces affections ?

— L'accomplissement régulier du phénomène de la digestion est ici, comme dans les maladies aiguës, une condition *sine quâ non*, pour les bienfaits que les malades doivent retirer du régime qui leur est prescrit. Ainsi donc, une première règle à observer, c'est la manière dont cette fonction s'accomplit ; et cela peut et doit tenir à deux causes principales : d'abord l'état des organes qui doivent élaborer les alimens, ensuite la nature et la quantité de ces mêmes alimens.

Une seconde règle, qui peut aussi être considérée comme appartenant à toutes les maladies de la même classe, est de nourrir uniquement dans le but de soutenir les forces du malade, pour

donner à la nature la facilité de se débarrasser elle-même de la cause qui la trouble.

Une troisième règle générale, est de donner peu de travail aux organes de la digestion, par conséquent de donner des alimens aussi rapprochés qu'on le pourra de l'état qu'ils doivent acquérir. Une conséquence naturelle de cette règle, est de les dégager le plus qu'il sera possible des matières excrémentitielles qu'ils contiennent; quand toutefois ces matières ne peuvent pas être comptées au nombres des médicamens appropriés à la nature de la maladie.

Enfin on doit considérer que, la longeur de la maladie exigeant des forces, la faiblesse des organes, d'un autre côté, donnant tout lieu de craindre qu'une trop grande quantité, même proportionnée aux forces générales, ne surcharge par son poids et ne fatigue les organes digestifs, il vaut mieux diviser la nourriture, pour la prendre à plusieurs reprises, pourvu qu'une digestion n'anticipe point sur l'autre, et partager ainsi un fardeau toujours pénible pour un corps faible, quelque léger qu'on suppose ce fardeau.

On aura soin aussi d'observer que le déclin de la journée étant le moment où il a coutume de se faire une exacerbation plus ou moins marquée, il faut recommander de ne prendre le soir qu'une quantité d'alimens beaucoup moindre. Souvent même il pourra devenir nécessaire de retrancher le souper.

La pierre de touche au moyen de laquelle on peut reconnaître d'une manière infaillible si la quantité de nourriture qu'on accorde dépasse le but qu'on se propose d'atteindre, est l'excitation qui en résulte sur le système artériel. Un état de chaleur insolite à la peau, et un mouvement plus précipité dans l'agitation du pouls en sont les indices constans. Le plus souvent cet état s'accompagne d'un appareil de développement des forces qui pourrait en imposer pour un retour d'énergie réelle dans l'économie. Le malade se sent dispos, ses membres sont imprégnés d'une vigueur factice, son appétit se réveille, etc.

Quelle est l'idée que nous devons nous faire de cet ensemble

de phénomènes, et qu'elle est l'importance que nous devons attacher à cette fébricule? La regarderons-nous, avec un grand nombre d'auteurs, comme salutaire, et comme propre à amener la solution de la maladie? Emploierons-nous, dans cette vue, le régime, comme ils emploient les remèdes échauffans pour favoriser son développement? Je crois être fondé à émettre une opinion contraire, au moins pour un grand nombre de cas, et à regarder, avec M. *Broussais*, la vive excitation de l'appareil sanguin comme tendant à produire la désorganisation du système lymphatique. L'affaissement qui succède à une pareille excitation tend toujours à augmenter la faiblesse générale. — L'auteur que je viens de citer s'exprime ainsi, dans le premier volume de son ouvrage : « En « étudiant l'effet des médicamens irritans sur le corps humain, j'ai, « dit-il, appris à redouter ces fièvres artificielles, lors même « qu'elles sont régulièrement entretenues. Celui qui suivra cette « méthode s'apercevra bientôt qu'il joue à *quitte ou double ;* et, « s'il calcule juste, il reconnaîtra, au bout d'un certain temps, « qu'il a plus perdu que gagné. »

Quant à la suite d'une affection organique ou toute autre chronique quelconque, il se développe une fièvre continue, surtout si elle est légèrement rémittente, avec exacerbation le soir, cet état ne peut durer long-temps sans entraîner avec lui la destruction de l'économie, et sans faire promptement marcher les malades vers leur fin ; cependant diverses causes salutaires peuvent interrompre la marche de cette fièvre, et même la faire diminuer d'une manière très-sensible ; alors le malade éprouve un bien-être qui, quoique réel, lui donne pourtant le change sur le véritable caractère de sa situation. L'économie, violemment tourmentée dans le fort de la maladie, tend, aussitôt qu'il existe un moment de relâche, à se mettre en équilibre avec l'état actuel de l'affection ; toutes les fonctions établissent entre elles des rapports plus ou moins exacts, et le résultat de ce nouveau concours de forces est un sentiment de satisfaction et d'allégement des souffrances. La digestion surtout,

cette fonction dont l'accomplissement régulier paraît être le plus intimement lié à la conservation de l'individu, entre la première en fonction, l'estomac ne tarde pas à faire sentir son influence. Mais si l'on considère que cette lueur de bien-être n'est que relative à un état de désordre antérieur plus considérable ; que la diminution des souffrances et des agitations violentes amenée par un léger retour à l'ordre, d'où naît le sentiment de calme qu'on aperçoit, sont encore une preuve de l'état maladif ; que ce mieux enfin est très-éloigné de l'état de santé, quoique le malade assure n'avoir jamais été plus tranquille, tandis que, dans toute autre circonstance, il serait violemment tourmenté par les symptômes qu'il éprouve encore ; on se convaincra facilement du degré d'attention que le médecin doit porter dans l'appréciation de ce nouvel état, afin de ne pas s'en laisser imposer par les expressions et les démonstrations du malade. Alors la faim est plus ou moins vive, et les individus la supportent avec d'autant plus d'impatience, que l'idée qu'ils se font de la nécessité de manger pour soutenir leurs forces est plus grande. Ils demandent des alimens avec instance, parce que l'état de vacuité de l'estomac leur fait éprouver un sentiment pénible, ce qui sera soigneusement noté par le médecin observateur.

Puis donc que la nature travaille à rétablir l'équilibre dans l'état actuel où se trouvent les fonctions, gardons-nous d'interrompre ses efforts salutaires en concentrant ses forces sur une seule série d'organes, en donnant des alimens dans l'intention de satisfaire l'appétit et d'augmenter les forces. Le moment n'est pas encore venu : cet état de mieux ne peut être assez consolidé. Bientôt de nouveaux désordres ne manqueraient pas d'être la suite de cette conduite, et l'on ne tarderait pas à voir se renouveler les scènes de l'état antérieur, peut-être même avec des circonstances plus graves et plus alarmantes. C'est ici le cas de tromper l'estomac par de simples boissons mucilagineuses, prises à des distances rapprochées et en petite quantité à la fois. Des bouillons pourront

être administrés au moment surtout où cet organe fera le plus vivement sentir son influence. Le lait remplit, en général, d'une manière bien précise, l'indication qui se présente ; et c'est, de toutes les boissons nourrissantes, celle dont on retire les meilleurs effets, quand le goût particulier des individus ne s'oppose pas à son administration.

Le défaut de rapport entre l'état fébrile et l'appétit du malade, quelle que soit l'affection dans laquelle on l'observe, annonce une maladie ancienne, dans laquelle l'économie a eu le temps de se mettre à l'unisson de l'excitation déterminée par l'organe lésé ; c'est cet état qui constitue proprement ce qu'on doit entendre par *hectique de douleur*. Dans cette circonstance les alimens doivent encore être donnés avec la même circonspection. Il ne faut, dans ce cas, faire qu'une attention secondaire à l'appétit, tandis que dans d'autres le sentiment paraît être l'expression du vœu de la nature (sur la fin des maladies aiguës). Ici le principe sentant se trompe évidemment, comme le prouve l'expérience, et les demandes du malade ne sont que l'expression de l'erreur où il est plongé par l'état insolite dans lequel se trouve son économie. Nous trouvons un exemple frappant de ce que nous avançons dans l'histoire de la plupart des pleurésies chroniques : l'épanchement, suite de l'inflammation de la plèvre restée sans adhérences, commence d'abord par comprimer le poumon du côté affecté, la respiration devient et reste difficile pendant quelque temps ; peu à peu le poumon affaissé n'étant plus perméable à l'air, celui du côté opposé, resté sain, se dilate outre mesure pour recevoir l'élément nécessaire à l'oxygénation du sang. Tout le temps compris entre l'affaissement du lobe malade et le développement du lobe du côté sain est marqué par la persistance du trouble ; mais il arrive un moment, où la respiration se faisant plus librement, l'hématose est assez considérable pour que l'économie ne s'aperçoive presque plus de l'oblitération du côté malade. C'est alors que le pouls devient calme, la peau naturelle ; c'est alors

aussi que l'estomac reprend ses droits, et demande des matériaux pour sortir de l'état d'oisiveté où il se trouvait plongé par le trouble antécédent, et exercer son activité naturelle. Mais si l'on cède à l'indication apparente, qu'arrive-t-il? la peau devient chaude, le pouls prend de la fréquence sans augmenter de force, surtout quand la maladie a été longue, et que le sujet est un peu épuisé. Jusque-là l'individu peut ne pas s'apercevoir de son état, mais le médecin doit le connaître et l'apprécier, pour revenir sur ses pas à l'instant même ; s'il méconnaît la situation de l'économie, la toux augmente, les crachats deviennent abondans, et il n'est même pas rare d'y voir mêlées quelques stries de sang. La respiration devient haute et pénible, la face s'injecte, les yeux gonflent, la suffocation est imminente, etc. ; une mort violente peut arriver par suite de ce régime inconsidéré ; tandis que, d'un autre côté, on voit certains individus chez qui ce surcroît d'alimentation a des suites d'un autre caractère. Les crachats se suppriment entièrement, ou le malade rend du sang pur ; le point douloureux reparaît, et tous les symptômes de l'état aigu se déclarent de nouveau, joints aux signes d'une affection parenchymateuse. Mais les circonstances ne sont plus aussi favorables qu'au premier début ; les antiphogistiques directs sont loin d'être suivis d'un succès égal à celui qui accompagne leur emploi dans la maladie primitive. — Le régime sévère est le moyen avec lequel l'homme de l'art doit prévenir et combattre ces accidens. Heureux le malade dont le médecin clairvoyant et philosophe a dans ces momens décisifs la force de secouer le joug du préjugé, et d'être sourd au cri de l'amour propre ! il doit s'avouer son erreur. La nature lui indique la route qu'il doit tenir ; c'est à lui de la suivre, s'il veut à la fois voir son entreprise couronnée de succès, et sa conscience libre de tout reproche. — Il ne faut pas pourtant se dissimuler qu'il est rare de trouver des malades assez résignés au seul traitement qui leur convienne ; aussi en voit-on fort peu qui recouvrent la santé à la suite d'affections aussi périlleuses. — *Tentandum autem quid bonum et idoneum videtur.*

Quoi, dira le vulgaire, si vous laissez si long-temps le malade sans manger, ses forces s'épuiseront, et vous enleverez par-là à la nature le pouvoir de réagir efficacement sur *le principe morbifique?* Il n'appartient qu'à des hommes peu instruits d'émettre de semblables objections. Tout médecin habile a eu lieu d'observer qu'un seul jour d'exaspération, causée par un excès de régime, entraînait une perte de forces bien plus considérable que celle qui pourrait être la suite de plusieurs semaines d'une diète sévère. Non-seulement, dans le premier cas, l'affaiblissement est bien plus remarquable, mais encore la réparation est très-difficile; tandis que, dans le second, le moindre calme qui survient à la suite du régime méthodique suffit pour faire faire au malade de rapides progrès vers le rétablissement de sa vigueur. Ceci est d'autant plus vrai, qu'i est connu que la réaction qui suit l'abus des alimens, même chez un convalescent, use en pure perte les forces de l'individu, et met en même temps obstacle à la réparation qu'on aurait eu lieu d'attendre de l'usage modéré des alimens.

— Entre autres maladies chroniques qui font exception à la règle générale établie dans l'aphorisme d'Hippocrate, *In tenui victu delinquunt ægri*, etc., on doit distinguer d'une manière particulière les affections du poumon. Ici le régime, poussé même jusqu'à l'abstinence, doit être regardé comme un moyen thérapeutique, non-seulement utile, mais même indispensable. L'expérience et le raisonnement viennent à l'appui de cette assertion, mise hors de doute par M. *Broussais*, dans son ouvrage sur les phlegmasies chroniques. Ce praticien judicieux rapporte une foule d'observations à l'appui de cette opinion : *Qu'il faut très-peu nourrir les personnes atteintes des affections* de l'organe dont nous parlons. Il a vu, et j'ai vu avec lui, constamment les accidens inflammatoires augmenter lorsque les malades prenaient un aliment trop substantiel; au contraire, la diète sévère a paru dans tous les cas soulager d'une manière marquée. Je pourrais rapporter à ce sujet un certain nombre d'observations qui me sont particulières. Le

raisonnement par lequel on pourrait rendre compte de ces faits pratiques me paraît simple. Considérons la quantité de chyle élaboré par les voies digestives comme étant en raison de la masse alimentaire, et par conséquent la quantité de ce liquide à hématoser comme relative aux matières prises par l'individu ; mais comme la somme d'excitation d'un organe est toujours en raison de la somme des matériaux à élaborer par lui, il s'ensuivra que l'excitation du poumon sera dans un rapport direct avec la quantité d'alimens introduits dans l'estomac.

Ce serait peut-être ici le lieu de faire connaître notre manière de penser sur plusieurs traitemens heureux de phthisies dites *confirmées*, au moyen de la *ciguë*, du *phelandrium aquaticum*, et autres procédés semblables, et de voir si l'on pourrait, dans tous les cas, rapporter aussi bien la guérison à l'influence salutaire de la manière de vivre qu'à ces prétendus fondans de la lymphe concrétée. Ce qu'il y a de certain, c'est que toutes ces méthodes thérapeutiques ont constamment été accompagnées du régime le plus sévère, quand elles ont réussi. J'ai mainte fois entendu dire à un praticien distingué de cette capitale, M. le docteur *Récamier*, que la faim était le moyen le plus efficace pour résoudre les engorgemens du poumon. — J'ai lu, je ne sais dans quel livre, qu'un médecin célèbre avait guéri plusieurs cas de phthisie pulmonaire au moyen de l'eau pure prise pour toute nourriture.

C'est dans les circonstances difficiles où il s'agit de prévenir la marche chronique vers laquelle tend une maladie que la nature du régime a une grande influence. Combien de fois ne voit-on pas des phlegmasies de toute espèce revêtir cette marche, trop souvent funeste, ou se diriger promptement vers une solution franche et heureuse, suivant que l'individu qui en est atteint, s'est livré à divers excès, ou qu'il s'est soumis à une méthode raisonnée dans la manière dont la nourriture a été prescrite ! L'autorité du médecin doit intervenir ici pour servir de digue à l'inexpérience et aux désirs déréglés des malades. La faim doit toujours précéder de quelques

jours l'augmentation des alimens, et jamais l'appétit du malade ne doit être complètement rassasié, sans quoi on s'expose à commettre des fautes graves qu'il n'est pas toujours facile de réparer. De tout temps les médecins se sont aperçus que, sans un régime sévère, tous les moyens curatifs qu'ils essayaient venaient se briser contre elles, sans diminuer la rapidité avec laquelle elles précipitaient les malades au tombeau. C'est au point, qu'à la rigueur, on pourrait contester à certains médicamens les vertus héroïques dont on les a décorés, pour attribuer, avec plus de raison, les cures opérées au régime sévère auquel les malades avaient été soumis. Cette observation me paraît mériter une attention très-grande, surtout dans la pratique particulière, à cause de la facilité avec laquelle les parens transgressent à cet égard les ordonnances des médecins. Il en résulte tous les jours des méprises graves et souvent funestes.

Le choix des alimens ne doit pas être indifférent pour l'homme de l'art, jaloux d'être conséquent dans la prescription du régime des affections chroniques. Ce choix est sans doute fort nécessaire dans les maladies du poumon et des autres viscères; mais nulle part il ne doit être aussi strict que dans celles des voies gastriques. On sent facilement que leur action sur ces parties sera d'autant plus marquée, qu'ici leur substance sera continuellement en rapport avec l'organe lésé. Mais sans parler de ces matières irritantes, ou susceptibles dans leur état d'intégrité d'exciter plus ou moins les organes, supposons un cas dans lequel la nourriture sera nécessaire, et où rien ne s'opposera plus à ce qu'on puisse permettre l'usage des alimens légers; toute nourriture de cette espèce, toute substance donnée sans choix sera-t-elle également recommandable, également peu nuisible? La muqueuse s'accommodera-t-elle également bien de toute espèce de corps susceptible même d'être digéré facilement? Non, sans doute. Il faut s'attacher à choisir spécialement, dans ces cas, des alimens qui, par leur composition simple, sont reconnus pour laisser dans l'intérieur des voies digestives une moins grande

quantité de résidu. Que résulte-t-il, en effet, de la présence des excrémens, toujours plus ou moins âcres sur la partie d'un organe dont la susceptibilité est augmentée? une irritation, qui devrait être en rapport avec la nature de ces matières; mais, dans tous les cas, une réaction trop forte, un afflux trop considérable de fluides dans une partie déjà affaiblie par l'affection antécédente, et par conséquent une nouvelle tendance à la phlogose active, ou même souvent une inflammation réelle formée de toutes pièces. L'expérience démontre journellement que ces récidives sont d'autant plus dangereuses, que l'affection primitive a été plus intense, et qu'elles-mêmes se sont répétées un plus grand nombre de fois. Il est aisé de voir qu'un organe quelconque résiste d'autant moins à la désorganisation, qu'il a été plus souvent, ou plus violemment affecté.

Mais si un régime composé d'alimens un peu trop excitans, ou contenant une trop grande quantité de matières étrangères, non susceptibles d'être assimilées, occasionne du trouble et détermine des inconvéniens, devra-t-on s'étonner si, dans les engorgemens chroniques du pylore ou de l'estomac, etc., dans ceux surtout qui ont une tendance à devenir squirrheux, on emploie en vain les prétendus fondans et desobstruans qu'on met encore en usage de nos jours? Le siége de la maladie en contact immédiat avec ces médicamens irritans s'exaspérera, le malade se sentira fatigué par des vomissemens et des nausées plus fréquentes. On conçoit qu'ici le mal empirera au lieu de diminuer. Ceci est relatif non-seulement à l'état de maladie de ces parties, mais encore me paraît applicable à leur intégrité. Règle générale, toutes les fois que les toniques ou autres médicamens excitans sont portés pendant long-temps sur la surface des muqueuses stomacales et intestinales, ils en exaltent la sensibilité, en intervertissent les fonctions, et troublent, par la réaction sympathique de l'organe qui blesse leur présence, la régularité de l'exécution des mouvemens des autres viscères; de-là la fièvre. — Le seul moyen propre à la calmer est de suspendre à l'instant leur emploi, pour recourir à un régime doux et modéré;

par ce moyen, on donnera à l'organe la facilité de réparer les torts qu'il a soufferts, et on pourra plus tard revenir avec sécurité à l'emploi du médicament dont on aura fait choix, avec ce double avantage de ne point trop fatiguer l'estomac, de ne point épuiser les forces par la réaction qui en résulte, et de produire sur l'économie des effets toujours nouveaux à l'aide d'une substance à laquelle l'individu sera moins accoutumé.

Voici comment s'explique à cet égard celui de tous les médecins qui, jusqu'à ce jour, a le mieux connu ces maladies, et dirigé leur traitement d'une manière plus sage et plus méthodique : « Lorsqu'il s'agit de se déterminer sur le choix et la mesure des « moyens débilitans, il faut moins avoir égard à la longueur de la « gastrite qu'au degré d'épuisement et de marasme où elle a ré- « duit le malade. Tant que les muscles ne sont pas exténués, le « sujet ne saurait être considéré comme en marasme ; et quoiqu'il « paraisse d'une faiblesse extrême, on ne doit pas se hâter de lui « faire prendre des fortifians, parce que les forces ne sont pas « épuisées, mais arrêtées dans leur développement par la douleur. « Dans ce cas, qui se reconnaît encore à la conservation de la « couleur, il ne faut craindre ni la diète ni les émolliens. Dailleurs « une gastrite des plus chroniques peut exister long-temps dans un « degré modéré qui n'empêche pas la nutrition de se faire, du moins « dans une mesure suffisante pour empêcher le dépérissement « complet.

« Dans des cas de cette nature, ajoute ce médecin, on est « agréablement surpris par la promptitude de l'amélioration. Celle- « ci est plutôt due à l'absence de toute irritation qu'à une vertu « spécifique des médicamens. Quoi de plus propre à encourager « le praticien en lui faisant connaître la cause de la faiblesse qui « l'effrayait l'instant d'auparavant ? » (*Broussais*, ouvr. cité.)

Nous avons déjà dit ce que nous pensions des alimens qui laissaient une grande quantité d'excrémens sur les muqueuses abdominales, et nous les avons bannis des maladies de ces parties. Nous

devons ajouter ici que les résidus animaux sont plus nuisibles que ceux des substances végétales. Quelles sont donc les substances dont doit être composé le régime de ces malades ? — On peut très-bien, dans cette circonstance, ne donner, dans le commencement, quand les selles sont encore fréquentes, que des décoctions de riz, d'orge, qui peuvent, suivant la méthode du père de la médecine, être rendues plus nourrissantes à mesure que les forces digestives augmentent et que le nombre des évacuations diminue. Sans abandonner leur usage, on peut les avoir plus substantielles au moyen d'un mucilage de gomme, ou de grains de coings qu'on y ajoute. On acquiert par ce procédé un aliment facile à digérer, et qui peut pendant long-temps soutenir les forces des malades. Ensuite viennent les crèmes de riz, de gruau, les vermicelles, les semoules, qu'on peut rendre agréables au moyen du sucre, des œufs, etc., suivant le goût de ceux qui doivent en faire usage. — Mais l'estomac se lasse à la longue de mets aussi fades, et la sensibilité blasée des organes de la digestion pourrait opposer quelque obstacle à la nutrition qu'on se propose d'obtenir par ce moyen. Alors on joint à ces substances douces un arome quelconque capable de produire un léger degré d'excitation; telle est la muscade, la cannelle, le girofle, dans l'intention de relever les forces de ces viscères.

On peut, par des consommés, d'abord légers, ensuite graduellement plus analeptiques, délasser l'estomac de l'impression qu'il a reçue des végétaux. Ils contribueront en même temps puissamment à augmenter le ton général; mais il faut être très-attentif à l'effet qui suivra leur emploi. Si, par leur usage, les selles augmentent, il faudra les supprimer pendant quelque temps, pour y revenir ensuite quand la digestion sera plus raffermie. Les diarrhéiques éprouveront de grands avantages des mucoso-sucrés ; ils les prendront surtout cuits, le raisin excepté; leur pellicule est indigeste, de même que celle des cerises, et par conséquent doit être rejetée comme nuisible.

« Tout le temps qu'il y aura une selle liquide et copieuse dans « les vingt-quatre heures, on doit juger que la muqueuse est tou- « jours irritée, puisqu'elle ne laisse pas séjourner les excrémens « jusqu'à ce qu'ils soient privés de toute leur humidité, ou qu'elle « leur fournît assez de mucus pour les empêcher de prendre de la « consistance. L'un et l'autre indiquant un léger degré de phlo- « gose, il faut se garder d'accorder des alimens plus solides, et « revenir, s'il est besoin, à l'usage exclusif des bouillies, des coulis « et des bouillons. » (Ouvrage cité.) L'expérience que j'ai ac- quise à cet égard dans des cas assez nombreux peut seule justifier le ton d'assurance avec lequel je propose ces moyens.

§. II.

Le régime peut servir à éclairer le diagnostic de certaines affections.

Si, dans tout ce qui a dit jusqu'ici, nous avons reconnu que les soins qu'on doit porter à la prescription du régime étaient d'une nécessité première dans le traitement des maladies chroniques, nous allons tâcher de prouver, dans ce dernier paragraphe, que l'emploi qui peut être fait de ce moyen sert très-souvent à fixer l'irrésolution du médecin dans certains cas d'affections obscures. Il est aisé de concevoir qu'un régime sévère peut, par cela même qu'il est régulièrement observé, éloigner tous les désordres qui ne dépendent pas de l'affection principale; et le médecin alors peut saisir son véritable caractère : je dis plus, en observer toutes les nuances, et adapter à la maladie qu'il a sous les yeux le traite- ment qu'il croira le plus approprié. Ce moyen d'analyse doit, se- lon moi, être mis en usage toutes les fois que le caractère d'une affection, surtout chronique, se présente avec certain trouble, une apparence de confusion dans les symptômes qui peuvent la faire méconnaître. On a par-là le double avantage d'éclairer la nature du mal, et de ne point en exaspérer la violence par un traitement

peu méthodique, et souvent dirigé au hasard. Que de tâtonnemens ne s'épargne-t-on point par ce moyens ! tâtonnemens toujours préjudiciables en ce que les moyens qu'on emploie sont très-souvent opposés à ceux que réclame la maladie, tandis que le degré de certitude acquis par l'homme de l'art augmente toujours la confiance qu'il doit avoir dans les moyens qu'il met en usage. Je regrette que l'étendue que je me propose de donner à cette dissertation ne me permette pas de consigner ici un certain nombre d'observations que j'ai recueillies sur ce sujet important.

Si les médecins anciens ont montré plus que les modernes de discernement dans la connaissance d'un certain nombre de maladies, plus de pénétration dans le diagnostic qu'ils en portaient, ne pouvons-nous pas, d'après ce qui vient d'être dit, l'attribuer à ce que, connaissant peu de médicamens, ou du moins en connaissant un bien moins grand nombre que nous, c'était toujours aux moyens hygiéniques qu'ils s'adressaient pour combattre les accidens morbifiques, et remplir les indications qui se présentaient ? L'espèce de temporisation qui résultait de leur conduite, et le régime auquel étaient réduits les malades, donnant à l'excitation générale le temps de se calmer, la maladie essentielle restait comme à nu, et pouvait ainsi être reconnue plus aisément. L'air qui entourait le malade, la chambre qu'il occupait, les exercices auxquels il se livrait, le lit dans lequel il reposait, surtout la nourriture qu'il prenait, devenaient pour le médecin autant de circonstances auxquelles il donnait une activité particulière, et dont il se servait comme d'agens médicinaux pour exciter les forces, ou pour modérer leur exaltation, pour déterminer, en un mot, les changemens organiques qu'il croyait être avantageux. Chacune de ces choses étrangères, mais simples, étant interrogée à son tour, on éloignait ce qui semblait nuire, on augmentait l'activité, la puissance de ce qui devait être utile ; enfin on multipliait le nombre des influences propices. Ce sont les ouvrages d'*Hippocrate*, d'*Arétée*, de *Celse*, de *Cœlius Aurelianus*, d'*Alexandre*

de Tralles , etc. , qu'il faut consulter et méditer pour connaître l'étendue des ressources qu'un praticien habile et ingénieux peut tirer de semblables moyens.

La conduite des médecins modernes dans des circonstances pareilles est bien différente. Ignore-t-on le vrai caractère d'une maladie , surtout si elle se masque sous les dehors trompeurs d'une affection générale , sans apparence de centre déterminé auquel puisse être rapporté le désordre qu'on observe ? Les ressources de la matière médicale sont mises à contribution , et l'on emploie tour à tour les toniques fixes et diffusibles contre de prétendues faiblesses d'estomac , des dyspepsies ; les antispasmodiques contre les aberrations des systèmes nerveux ; les fondans , les incisifs , souvent même les mercuriaux , avec les plus légers fondemens , et sans se donner la peine de remonter à la véritable source du mal, en éloignant autant que possible le prestige de quelques symptômes prédominans. L'expérience journalière ne nous apprend que trop les résultats de ces manœuvres souvent préjudiciables , et toujours imprudentes. Tout occupée des préparations pharmaceutiques , la thérapeutique moderne a négligé les secours que l'on peut retirer des règles de la diététique. Mais la vraie médecine est celle qui sait lier ces dernières aux médicamens , et combiner l'action des deux classes d'agens de manière à les faire agir dans le même sens , et à tendre au même but.

Dans l'emploi des deux méthodes qui viennent d'être exposées , que se propose le médecin quand il cherche à s'éclairer sur les diagnostics d'une maladie obscure ? N'est-ce pas de découvrir une base solide sur laquelle il puisse fonder son moyen de guérison , par la connaissance exacte de l'affection qu'il a sous les yeux ? Or, pour y réussir , ne doit-il pas préférer le moyen qui doit être nécessairement suivi de dangers moins grands ? Cette thérapeutique négative mérite de fixer l'attention des praticiens d'une manière sérieuse. Les bienfaits qu'on doit en retirer pour l'humanité sont infinis.

Combien de fois n'a-t-on pas dû à cette manière de faire la médecine le succès que l'ignorance où l'on était à cet égard a fait attribuer à d'autres causes ! Un individu livré aux plaisirs et à la bonne chère tombe-t-il malade, son médecin lui conseille des jus d'herbes, une eau minérale, etc., mais il établit pour première condition qu'il renoncera à ses habitudes, et qu'il adoptera un régime doux, une nourriture sans âcreté. Bientôt on obtient de l'amélioration, et l'on s'empresse de rendre graces au médicament insignifiant que l'on a prescrit, tandis que l'on ne donne aucune attention à la part que le régime et la privation des causes nuisibles, à l'influence desquelles on a soustrait l'économie, peuvent avoir à la guérison.

Ne serait-ce pas ici le cas de reprocher à *Pomme* l'action directe et immédiate qu'il attribuait à l'usage abondant de l'eau de veau, de poulet, ou de toute autre boisson analogue dans le traitement des affections dites *vaporeuses*, et leur influence sur le prétendu racornissement des nerfs auquel il attribuait ces maladies? Ne doit-on pas plutôt rapporter le succès qu'il obtenait en pareilles circonstances à l'éloignement des causes excitantes, et au régime simple qu'il prescrivait en même temps? Quelles étaient en effet, et quelles sont encore les personnes sujettes aux maladies de cette espèce? Ne sont-ce pas surtout les femmes qui, par l'état de leur fortune et le haut rang qu'elles occupent dans la société, vivent au milieu des excitans physiques et moraux capables de porter atteinte, par la continuité de leur action, au système nerveux le mieux organisé? — Le célèbre *Tronchin* parvenait au même but que le docteur *Pomme*, au moyen de sa *marmelade*, du régime qu'il ordonnait, et de l'exercice dont il l'accompagnait. L'un et l'autre de ces deux médecins obtenait des résultats semblables avec des idées différentes sur les moyens qu'ils mettaient en usage. En éloignant les malades des causes qui avaient fait naître et entretenaient leurs maladies, ils laissaient à la nature le soin de réparer avec le temps

les désordres occasionnés par l'abus des excitans, et ne l'interrompaient point dans son travail salutaire.

Tels sont, illustres Professeurs, les résultats de mes observations sur la matière importante qui a fait le sujet de cette dissertation. Cet opuscule fait partie d'un travail plus considérable, dont je m'occupe en ce moment. Puisse-t-il mériter votre suffrage! Ce serait là la récompense la plus flatteuse de mes travaux.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Quæ judicantur et judicata sunt perfectè, ea neque moveto, neque medicamentis, neque aliis irritamentis innovato, sed sinito. *Sect.* 1, *aph.* 20.

II.

Sub cane, et ante canem, difficiles sunt purgationes. *Sect.* 4, *aph.* 5.

III.

Difficulter autem vomentes, et mediocriter carnosi, deorsùm, vitantes æstatem. *Ibid.*, *aph.* 7.

IV.

Somnus, vigilia, utraque modum excedentia, malum. *Sect.* 2, *aph.* 3.

V.

Lassitudines sponte obortæ, morbos denuntiant. *Ibid.*, *aph.* 5.